

Sébastien Moret

D'UN VICE CACHÉ

VERS UNE NOUVELLE CONCEPTION DE LA LANGUE:  
LES LANGUES ARTIFICIELLES ET LA LINGUISTIQUE

« Not so very long ago, presenting a language as artificial would have been the worst possible thing you could have said about it. »

(Martinet, 1989, p. 3)

1. *Introduction*

C'est « par une lugubre nuit de novembre », saisi d'« une angoisse proche de l'agonie », que Victor Frankenstein contemple pour la première fois la créature qu'il a créée de ses mains. Et la « pluie funèbre [qui] martelait les vitres »<sup>1</sup> semble accueillir le péché accompli.

Pour avoir « si imprudemment »<sup>2</sup> joué avec la vie, pour s'être substitué à Dieu « seul en mesure de créer »<sup>3</sup>, le héros du roman de Mary Shelley<sup>4</sup> sera un savant

---

<sup>1</sup> Shelley, 1979, p. 119.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>3</sup> Bergier, 1978, p. 9.

<sup>4</sup> La première édition anglaise date de 1818 et la première édition française de 1821.

maudit. Et sa créature, créée artificiellement, donc en dehors du processus naturel habituel, sera vue comme un « monstre »<sup>5</sup>, un « démon »<sup>6</sup>, à qui l'on attribue les qualificatifs de surnaturel, surhumain<sup>7</sup>, maudit et infernal<sup>8</sup>. A une époque où l'univers scientifique était encore largement imprégné de religion, l'œuvre de Frankenstein apparaissait ainsi comme une transgression, un « affront à la nature et à Dieu »<sup>9</sup>, qui restait selon la *Genèse* le seul et unique Créateur donneur de vie. Autrement dit, et pour reprendre ses mots, Frankenstein n'a rien moins que comblé et vaincu « les fossés et les obstacles qui paraissaient interdire aux humains l'entrée de la citadelle de la nature »<sup>10</sup>. Et un critique<sup>11</sup> de conclure :

Il est [donc] légitime de ranger Victor Frankenstein parmi les audacieux qui ont violé les seuils interdits de la Connaissance.

Mary Shelley elle-même semblait consciente du péché d'*hubris* dont on pourrait l'accuser à travers son héros. Dans l'introduction qu'elle écrit pour la première édition de son roman en 1818, elle s'explique :

Le Docteur Darwin<sup>12</sup>, et quelques auteurs allemands d'ouvrages de physiologie, ont émis l'opinion que le fait essentiel de ce roman n'est pas impossible. On ne saurait supposer que j'accorde sérieusement une ombre de créance à imagination semblable<sup>13</sup>.

Elle se répétera en 1831, dans son introduction à la deuxième édition : « l'effort de l'homme pour imiter le stupéfiant mécanisme du Créateur de l'univers, ne pouvait qu'engendrer un effroi suprême »<sup>14</sup>. Et tout au long du roman, ce qu'elle fait dire à son héros confirme la conscience du sacrilège : avec ses « doigts profanes [qui] troublaient les mystères de l'édifice humain »<sup>15</sup>, Victor Frankenstein menait à bien son « labeur malsain »<sup>16</sup> et ses « arts sacrilèges »<sup>17</sup>. Dans le contexte religieux

<sup>5</sup> Shelley, 1979, p. 197.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>9</sup> Jordanova, 1989, p. 127, cité par Rauch, 1995, p. 228.

<sup>10</sup> Shelley, 1979, p. 97.

<sup>11</sup> Lacassin, 1979, p. 37.

<sup>12</sup> Il s'agit d'Erasmus Darwin (1731-1802), grand-père du célèbre évolutionniste.

<sup>13</sup> Shelley, 1979, p. 333.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 344.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 158.

et scientifique de l'époque, les précautions oratoires de l'auteur, qu'elles soient rhétoriques ou non, se comprennent.

Il en va des langues artificielles et de leurs créateurs ou amateurs comme de Frankenstein et de sa créature. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle – qui fut très certainement celui des langues artificielles au vu du nombre de projets parus – ils ont, en effet, dès le début et pendant longtemps, concentré autour d'eux les réticences et les « dédains »<sup>18</sup> de la science, comme le laisse entendre la citation d'A. Martinet qui ouvre ces propos. Il faut dire que les langues artificielles apparurent au milieu d'un univers scientifique dont la conception des langues rendait inconcevable toute tentative de créer une langue *ex nihilo*. Les langues, comme les êtres vivants, ne peuvent être créés par l'homme ; ils sont les produits d'un processus naturel sur lequel l'intervention humaine n'a pas prise.

Si la référence explicite à la créature de *Frankenstein* ne se trouve nulle part, le rapprochement avec l'un de ses prédécesseurs est avéré. Le linguiste allemand G. Meyer (1850-1900) nous apprend ainsi que tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle la comparaison entre les langues artificielles (en fait surtout le volapük) et l'*homunculus* de Goethe était répandue<sup>19</sup>. L'*homunculus* étant ce petit être issu des fioles et des creusets d'un des personnages de *Faust*<sup>20</sup>, le docteur Wagner.

Bien sûr, le rejet ne fut jamais total et il y eut toujours des professionnels de la linguistique ou des savants renommés pour s'intéresser positivement aux langues artificielles, provoquant ainsi des disputes académiques<sup>21</sup>.

Les raisons des réticences face aux langues artificielles n'ayant jamais été vraiment explicitées<sup>22</sup>, nous aimerions dans cet article présenter les avis de quelques-uns de leurs opposants, avant de montrer que les débats concernant ces langues ont contribué à faire évoluer la conception que l'on avait des langues.

## 2. *Un vice caché*

Vers la fin du roman, après avoir finalement refusé de créer une compagne pour son monstre, Victor Frankenstein décide de plier bagages, afin de quitter la petite île écossaise sur laquelle il s'était installé :

<sup>18</sup> Bréal, 1901, p. 241.

<sup>19</sup> Meyer, 1893, p. 34. Voir aussi Brugmann & Leskien, 1907, pp. 26-27.

<sup>20</sup> L'épisode de la création de cet être se trouve dans *Faust II*, chapitre « Laboratoire », vers 6787-6972.

<sup>21</sup> Parmi les linguistes qui se sont intéressés positivement aux langues artificielles, on peut mentionner H. Schuchardt (1842-1927), J. Baudouin de Courtenay (1845-1929), ou encore M. Müller (1823-1900).

<sup>22</sup> Auroux, 2000, p. 377.

Cependant, avant de partir, il me fallait accomplir un acte dont la pensée me faisait frissonner; il fallait emballer mes instruments de laboratoire, entrer pour cela dans la pièce où avait eu lieu mon affreux travail, et manier des objets dont la vue m'aterrait. Le lendemain matin, au lever du jour, je rassemblai mon courage et j'ouvris la porte de mon laboratoire. Les restes de la créature à demi formée que j'avais détruite, étaient éparpillés sur le plancher, et il me semblait presque avoir mutilé la chair vivante d'un être humain. Je m'arrêtai pour me recueillir, je pénétrai dans la pièce. D'une main tremblante j'emportai les instruments; mais je réfléchis que je ne devrais point laisser là les restes de mon œuvre, qui exciteraient l'horreur et les soupçons des paysans; je les mis donc dans un panier avec une grande quantité de cailloux, et les ayant rangés, je résolus de les jeter dans la mer le soir même<sup>23</sup>.

L'empressement qu'il met et les précautions qu'il prend pour ne pas se faire voir laissent supposer une certaine gêne, voire même de la peur, comme s'il ne voulait pas qu'on découvrit qu'il s'était adonné à «la plus exécration des occupations»<sup>24</sup>.

Il serait probablement faux de dire que l'intérêt pour les langues artificielles fut considéré à un certain moment dans des termes aussi forts que ceux qualifiant l'activité de Frankenstein. Pourtant, en 1931 (mais la date n'est pas certaine), Tolkien, un des créateurs de langues artificielles les plus prolifiques, – on lui doit notamment l'elfique<sup>25</sup> –, déclara, dans une conférence au ton il est vrai joueur, que la création de langues était considérée comme un «vice caché» («a secret vice»)<sup>26</sup>. L'expression est peut-être un peu exagérée; ceci dit, il ne fait pas de doute que le monde scientifique vit pendant longtemps le fait de s'intéresser aux langues artificielles comme une simple occupation, une espèce de passe-temps le plus souvent méprisable et qu'il valait mieux cacher. En 1946, A. Martinet rappelait ainsi qu'il fut une

époque où ceux des linguistes qui consacraient au problème des langues artificielles une partie de leur temps et de leur énergie, étaient considérés par leurs pairs comme des originaux à qui les plus bienveillants reconnaissent le droit de préférer la pratique de la construction des langues à celle de la philatélie ou de la pêche à la ligne<sup>27</sup>.

<sup>23</sup> Shelley, 1979, pp. 256-257.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>25</sup> Cf. sa célèbre épopée de 1954-1955, le *Seigneur des Anneaux*.

<sup>26</sup> Tolkien, 1997, p. 198.

<sup>27</sup> Martinet, 1946, p. 37.

Si tel était le cas, c'est parce que les langues artificielles semblaient transgresser l'idée que l'on avait de la langue, autrement dit, elles semblaient incompatibles avec les conceptions scientifiques du moment. Par conséquent, on ne pouvait « considérer la construction de langues comme un problème scientifique »<sup>28</sup>.

### 3. *Un univers scientifique réticent*

Dans ses premiers statuts, article 2, la Société de linguistique de Paris est claire: jamais elle n'acceptera de contributions relatives à la « création d'une langue universelle »<sup>29</sup>. Datant de 1866, ce règlement est une des preuves officielles des réticences que le monde scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle témoignait vis-à-vis des langues créées<sup>30</sup>. Les raisons de ces réticences n'étaient pas homogènes: elles découlaient des idées que les linguistes avaient de la langue et ne reposaient sur aucun consensus:

La condamnation de la langue internationale n'est ni l'objet d'un consensus, ni le résultat d'une démonstration scientifique incontestable. Condamnation ou admission de la possibilité théorique du projet sont tout simplement un bon révélateur des antinomies théoriques de la linguistique de l'époque et des choix scientifiques que font les différents linguistes<sup>31</sup>.

De façon générale, on peut dire qu'il s'agissait « d'une condamnation forte » qui rangeait les langues artificielles « parmi les interdits intellectuels »<sup>32</sup>. Si les raisons, les explications du rejet ont pu varier, elles avaient toutes un fonds commun qui

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>29</sup> Les statuts de la Société sont publiés dans le premier volume du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. // Ici, « langue universelle » est un synonyme de « langue artificielle ». Face à la réticence du monde scientifique vis-à-vis des langues artificielles, leurs promoteurs préférèrent utiliser les termes de « langue internationale », de « langue universelle » ou de « langue auxiliaire ». Cf. ci-dessous le début du chapitre 4.

<sup>30</sup> Le refus de s'occuper des langues artificielles disparaîtra des statuts de 1876. Mais malgré cela, la réticence fut tenace. Pour preuve, on peut citer l'extrait suivant du rapport que O. Jespersen présenta lors du Deuxième Congrès de Linguistes en 1931 à Genève: « I next come to the second question: what to think about the possibilities of an artificially constructed language for international purposes? The answers given in the *Propositions* show that opinions are still very much divided among professional linguists, but they also show conclusively that the opposition to the idea of a constructed language is now much weaker and much less extensive than when first Volapük and later Esperanto were met with an almost universal outcry of protest on the part of philologists and linguists. » (*Actes du deuxième congrès international de linguistes (Genève 25-29 août 1931)*, Paris: Maisonneuve, 1933, pp. 98-99).

<sup>31</sup> Auroux, 2000, p. 390.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 381.

renvoyait à ce que M. Bréal appelait les idoles de la linguistique moderne<sup>33</sup>; cette linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle qui assurait «que le langage est un organisme vivant, indépendant de la volonté de l'homme» et qui affirmait «que le langage obéit à des lois fatales et nécessaires»<sup>34</sup>. A partir de là, il s'ensuit que:

Le caractère commun de ces différentes définitions, c'est d'attribuer au langage une existence propre, indépendante de la volonté humaine. On en fait comme une sorte de quatrième règle<sup>35</sup>.

Ce qui implique que «les langues sont les produits d'un développement naturel et ne sauraient être remplacées par une création artificielle»<sup>36</sup>:

Au seul nom de *langue artificielle*, je le sais, les esprits entrent en défiance. Vouloir reproduire l'œuvre de la nature, quelle illusion, quelle chimère!...<sup>37</sup>

### 3.1. K. Brugmann et A. Leskien :

les chantres de l'opposition aux langues artificielles

Parmi les linguistes qui se sont opposés aux langues artificielles, les deux plus célèbres sont K. Brugmann (1849-1919) et A. Leskien (1840-1916), auteurs, en 1907, d'une *Critique des langues universelles artificielles (Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen)*, écrite à la demande de l'Académie saxonne. Leur ouvrage fut une référence dans le domaine, à tel point que les opposants des langues artificielles ne jugèrent plus nécessaire de traiter à nouveau la question<sup>38</sup>.

Leur rejet des langues artificielles découle de leur conception naturaliste de la langue, une conception qui, selon eux<sup>39</sup>, avait fait beaucoup de progrès en leur temps<sup>40</sup>. On doit ainsi parler de «caractère naturel» («Wesen») et de «vie» à propos des langues<sup>41</sup>.

<sup>33</sup> Bréal, 1891, p. 622.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 615.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 617. Concernant cette conception organique de la langue, on peut consulter Schlanger, 1971, pp. 125-131.

<sup>36</sup> Meillet, 1908, p. 242.

<sup>37</sup> Bréal, 1901, p. 241.

<sup>38</sup> Axmanova & Bokarev, 1956, p. 67.

<sup>39</sup> Brugmann & Leskien, 1907, pp. 28-29.

<sup>40</sup> Les auteurs citent deux ouvrages qui ont contribué, selon eux, aux progrès de la conception naturaliste des langues. Il s'agit des *Prinzipien der Sprachgeschichte* de H. Paul (1880) et du premier tome de la *Völkerpsychologie* de W. Wundt (1900).

<sup>41</sup> Brugmann & Leskien, 1907, p. 29.

De plus les langues naturelles sont intimement liées à l'histoire des peuples qui les parlent, à la tradition, et « reposent sur de nombreuses interactions spirituelles continues » avec le temps passé. Chaque langue naturelle est ainsi un « héritage du passé » (« Vermächtnis der Vergangenheit ») et représente par conséquent un type qui ne peut se répéter<sup>42</sup>.

A l'opposé, les langues artificielles ne sont liées à aucune tradition, elles se contentent de puiser « dans les traditions des nombreuses langues naturelles » dont elles s'inspirent. Elles demeurent l'« œuvre individuelle d'un créateur<sup>43</sup>, chez qui la tentative d'être un tout organique a échoué »<sup>44</sup>. Elles sont par conséquent vouées à l'échec. On peut donc s'abstenir de lutter contre le mouvement volapükiste avec les armes de la science, puisqu'il finira par s'éteindre tout seul<sup>45</sup>.

Quant au problème posé par la multiplicité des langues, il ne pourra pas, selon ces deux linguistes, être résolu par la création artificielle d'une langue internationale. L'histoire montre bien, en effet, que, depuis des siècles, le « malheur de la multiplicité des langues » (« Übel der Verschiedenssprachigkeit ») ne peut se résoudre en dehors du « chemin tracé par la nature et l'expérience »<sup>46</sup>.

### 3.2. Joseph De Maistre: « ce principe caché qui forme les langues »<sup>47</sup>

L'histoire de la linguistique fait remonter les premiers projets de langues créées à Descartes (1596-1650) et à Leibniz (1646-1716). Ces deux philosophes ont chacun de leur côté émis le souhait d'une langue philosophique universelle, grâce à laquelle le rapport entre la langue et la pensée serait immédiat, direct, et donc transparent<sup>48</sup>. C'est notamment en référence à ces deux philosophes que le contre-révolutionnaire français Joseph De Maistre (1753-1821) s'en prendra aux langues artificielles<sup>49</sup>, qu'il nomme « nouvelles ou inventées ». Pour lui, « nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre »<sup>50</sup>.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>43</sup> Le terme de l'original allemand est *Schöpfermache*, difficile à rendre en français.

<sup>44</sup> Brugmann & Leskien, 1907, pp. 26-27.

<sup>45</sup> *Ibid.*, pp. 14-15.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>47</sup> De Maistre, 1980, p. 94.

<sup>48</sup> Pour plus de détails concernant les projets de Descartes et de Leibniz, on peut consulter Burney, 1966, pp. 19-20.

<sup>49</sup> Le problème des langues artificielles est abordé dans le deuxième entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*, dont la première publication date de 1821.

<sup>50</sup> De Maistre, 1980, p. 87.

Selon lui, la langue est le produit de ce qu'il appelle le « génie national »<sup>51</sup>, qu'il faut probablement rapprocher du *Volksgeist* de Herder :

Chaque langue a son génie, et ce génie est UN, de manière qu'il exclut toute idée de composition, de formation arbitraire et de convention antérieure<sup>52</sup>.

C'est ce génie qui façonne la langue, et il « se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient »<sup>53</sup>:

Dans la nôtre [de langue], par exemple, *maison* est celtique, *palais* est latin, *basilique* est grec, *honnir* est teutonique, *rabot* est esclavon [= slave], *almannach* est arabe, et *sopha* est hébreu<sup>54</sup>.

Par conséquent, le recours à l'étymologie prouve que « les langues ne se forment que d'autres langues qu'elles tuent ordinairement pour s'en nourrir, à la manière des animaux carnassiers »<sup>55</sup>.

Les mots ainsi créés, ou choisis, par le génie national ou par « ce principe caché qui forme les langues »<sup>56</sup> sont « les plus parfaits », car ils sont « vrai[s], c'est-à-dire qu'il[s] ne [sont] point imaginé[s] arbitrairement »<sup>57</sup>. Dans ces conditions, comment concevoir « une langue philosophique (comme ils disent) qui serait créée *a priori*, ou perfectionnée par des philosophes »<sup>58</sup>?

Au moment où De Maistre écrit, une langue nouvelle est d'autant plus impossible que le génie créateur qui façonne les langues n'a été à l'œuvre que dans des temps très reculés. L'époque de De Maistre, celle « de la civilisation et de la philosophie », est celle de la « stérilité », elle n'a fait qu'emprunter des mots « et n'en a plus créé »<sup>59</sup>; en effet, « le talent *onomaturge* disparaît de même invariablement à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science »<sup>60</sup>.

Par conséquent, « il faut s'ôter de l'esprit cette idée de *langues nouvelles* »<sup>61</sup> et se rendre compte de « la nullité de toutes les spéculations modernes »<sup>62</sup> relatives à la création artificielle de langues.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>54</sup> *Id.*

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 97.



### 3.3. Gustav Meyer: «[Das Volapük] ist ein Homunkulus»<sup>63</sup>

Linguiste allemand spécialisé en balkanistique, G. Meyer (1850-1900) fait paraître en 1891 un article intitulé « Weltsprache und Welsprachen », en réponse à une brochure de H. Schuchardt<sup>64</sup> dans laquelle ce dernier prenait parti en faveur du volapük, la langue artificielle la plus connue et la plus aboutie de l'époque.

L'avis des linguistes soviétiques O. S. Axmanova et E. A. Bokarev n'est pas exact quand ils rapprochent le rejet des langues artificielles par G. Meyer de sa conception de la langue en tant qu'organisme vivant qu'on ne saurait reproduire « dans une cornue »<sup>65</sup>. Par deux fois, en effet, dans son article, Meyer refuse l'idée que la langue est un organisme: « Die Sprache ist allerdings kein Organismus »<sup>66</sup>. Si, malgré tout, il refuse toute considération aux langues artificielles, c'est parce que, pour lui, la langue est une « activité liée aux locuteurs » (« Tätigkeit an die Sprechenden gebunden ») qui ne peut apparaître qu'au contact entre deux individus. Si le premier homme, nous dit-il, était resté seul, il n'aurait jamais parlé. Un homme seul ne peut décider de créer une nouvelle langue :

Il n'y a que la société qui ressent le besoin de la communication et qui ait produit entre autres le langage articulé.<sup>67</sup>

En revanche, Meyer ne rejette pas l'idée que de nouvelles langues pourraient apparaître, mais uniquement à la suite d'un processus *naturel*. Il imagine ainsi deux hommes parlant des langues différentes, qui seraient réunis sur une île déserte. Un Suisse et un Bas-Allemand finiraient par se parler dans un allemand qui serait un mélange de bas- et de haut-allemand. Quant à la langue qui finirait par réunir, dans les mêmes conditions, un Hottentot et un Eskimo, elle serait « certainement très intéressante pour un linguiste »<sup>68</sup>. Pour Meyer, une nouvelle langue ne peut ainsi apparaître qu'à la suite du mélange naturel entre deux langues.

Le résultat de ce mélange ne se laisse pas deviner: comme toutes les réalisations de la nature, le processus qui aboutira à l'apparition d'une nouvelle langue est « plein de secrets » (« geheimnißvoller »). On ne peut donc pas choisir comment sera cette nouvelle langue: elle ne peut pas apparaître à la suite de « froids calculs »

<sup>63</sup> Meyer, 1893, p. 35.

<sup>64</sup> Il s'agit de la brochure *Auf Anlass des Volapüks*, Berlin, 1888.

<sup>65</sup> Axmanova & Bokarev, 1956, p. 66.

<sup>66</sup> Meyer, 1893, p. 34. Voir également page 37: « Denn die Sprache ist ja kein selbstständiger Organismus, der nur seinen eigenen, ihm innewohnenden Entwicklungsgesetzen folgt ».

<sup>67</sup> Meyer, 1893, p. 34.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 35,

(«in kühler Berechnung») faits sur une «table de travail» («Studirtisch»). Dans ces conditions, le volapük, né de l'imagination du révérend J. M. Schleyer (1831-1912), et non pas de l'«étroite vivante entre deux langues», n'est qu'un «homunculus», une «faible créature» condamnée à une «mort précoce»: on ne peut, à son sujet, parler de «vie et de croissance» («Leben und Wachsthum»), il n'y a pas de sang qui circule dans son corps, ce sang que seule une langue conçue naturellement possède<sup>69</sup>.

Les termes utilisés par Meyer pour parler de la langue (sang, corps, vie, croissance) renvoient tous à une métaphore organiciste, ou du moins biologique; dans ces conditions, on peut s'étonner qu'il ne considère pas la langue comme un organisme. Cette contradiction provient certainement du fait que l'allemand ne distingue pas entre *langue* et *langage*, les deux étant rendus par *Sprache*. Quand Meyer nous dit que «die Sprache» n'est pas un «Organismus», mais une «activité liée aux locuteurs», il entend sûrement par là que le langage n'est pas un organisme.

#### 4. Face à la réticence de la science: la réussite pratique

Les conceptions que la majorité des linguistes avaient des langues, et qui découlaient des théories linguistiques dominantes, furent pendant longtemps incompatibles avec l'existence des langues artificielles. Ces dernières n'avaient donc aucun caractère scientifique reconnu. Dans ces conditions, les partisans des langues artificielles ne purent s'appuyer sur la science pour promouvoir leurs langues. C'est la raison pour laquelle ils préférèrent souvent utiliser le terme de «langue internationale ou auxiliaire» plutôt que celui de «langue artificielle»<sup>70</sup>.

Un autre moyen utilisé pour contrer la résistance de la science fut la mise en avant de la réussite pratique de certaines de ces langues<sup>71</sup>. C'est notamment ce que firent les espérantistes. En effet, mettre en avant le fait que ces langues, contre toute attente, avaient survécu et fonctionné, c'était prouver que les langues artificielles étaient possibles.

Déjà L. L. Zamenhof (1859-1917), le créateur de l'espéranto, avait à plusieurs reprises répété que les espérantistes ne devaient pas se perdre dans des «raisonnements théoriques», mais tout mettre en œuvre pour qu'existe «un moyen de compréhension entre les peuples», sans se préoccuper de la forme de ce dernier.

<sup>69</sup> *Id.*

<sup>70</sup> Martinet, 1989, p. 3. Cf. aussi note 29 ci-dessus.

<sup>71</sup> Lins, 1990, p. 346.

Que cette langue internationale ait un caractère scientifique ou non, cela doit être « totalement indifférent »<sup>72</sup> pour les espérantistes. Pour eux, ce qui importe, c'est qu'une telle langue existe. Le linguiste Th. Cart (1855-1931) ne disait d'ailleurs rien d'autre quand il déclarait que le but poursuivi par l'espéranto était son « utilisation pratique »<sup>73</sup>.

Il est à remarquer que la mise en avant de la réussite pratique de l'espéranto pour contrer des théories scientifiques hostiles ne fut pas l'apanage du XIX<sup>e</sup> siècle et de son paradigme organiciste. Dans l'URSS des années 1920, alors que la nouvelle théorie du langage de N. Ja. Marr (1864/65-1934) était en train de prendre une place considérable, les espérantistes soviétiques firent de même. Ainsi, face à une théorie marriste qui prétendait que l'humanité allait naturellement vers une langue universelle unique qui ne ressemblerait en rien aux langues existantes, et qui considérait l'espéranto comme un « pis-aller », un « ersatz » (dans l'original en espéranto d'où nous tirons ces citations, on trouve le terme « surogato »), élaboré artificiellement en dehors du processus naturel pour accélérer vainement l'arrivée du monolinguisme futur, les espérantistes ne pouvaient que constater l' « abîme » qui existait « entre les scientifiques et les larges masses laborieuses » qui utilisaient pratiquement l'espéranto. Là aussi, dans les mêmes conditions, face à un monde scientifique qui ne reconnaissait pas l'espéranto, les espérantistes soviétiques n'avaient d'autre choix que d'accepter le caractère non scientifique de leur langue et de lui opposer son utilisation pratique évidente :

Nous ne prétendons pas, ni n'affirmons que notre langue [l'espéranto] a un caractère scientifique (scientecon), nous avons comme préoccupation et comme but que notre langue serve nos besoins et qu'elle soit utilisée par les masses...<sup>74</sup>

##### 5. Conclusion : vers une nouvelle conception de la langue

Les partisans des langues artificielles firent bien de mettre en avant la réussite pratique de certaines de ces langues. En effet, la réussite pratique de l'espéranto fut ce qui amena des linguistes à considérer quelque peu différemment les langues artificielles. Dans un article de 1946, A. Martinet expliquait ainsi par la réussite pratique le fait que des linguistes furent « amenés à reconnaître un statut linguistique »

<sup>72</sup> Dans un discours à Londres en 1907 ; cité par Spiridovič, 1927, p. 3.

<sup>73</sup> Cart, 1927, p. 32.

<sup>74</sup> Voldetero, 1925, p. 6.

tique à tous les idiomes artificiels dont les hommes se sont servis et se servent tous les jours à des fins d'intercompréhension»<sup>75</sup>:

Voici deux personnes, un Anglais et un Hongrois par exemple, qui s'entretiennent en espéranto. Nous avons là incontestablement affaire à une manifestation linguistique. La preuve en est que si l'un des interlocuteurs demande à l'autre quelle heure il est, ce dernier tirera sa montre de son gousset et lui donnera l'indication qu'il désire, et que ceci sera obtenu sans que le demandeur ait nécessairement recours à des gestes, c'est-à-dire à des signes non linguistiques. Or, rien de ce qui est linguistique ne saurait laisser le linguiste indifférent. En d'autres termes, même si l'on se refuse à considérer la construction de langues comme un problème scientifique, la façon dont ces langues, une fois construites, sont utilisées pour la compréhension mutuelle peut et doit être l'objet d'un examen de la part de ceux dont l'étude des faits de langage est la profession<sup>76</sup>.

La réussite pratique de l'espéranto a amené certains linguistes à constater et à accepter l'existence de ces langues, et à les considérer comme de « vraies » langues, dignes de l'intérêt de la science.

Plus d'un demi-siècle avant Martinet, M. Bréal était allé encore plus loin. Selon lui, cette prise en considération des langues artificielles a amené les linguistes à littéralement revoir leurs jugements sur les langues :

En présence des critiques dirigées contre l'espéranto, il est juste de dire aussi le bien dont nous lui sommes redevables.

Un premier service qu'il a rendu, c'est qu'il a obligé les linguistes, aussi bien les adversaires que les partisans, à s'expliquer sur l'idée qu'ils se font du langage en général. Et nous avons été témoins de ce fait heureux et inattendu, que c'est à qui renierait les anciennes théories, si fort en faveur il y a trente ans, sur la *vie du langage*, sur le *langage produit naturel*, sur la différence essentielle et capitale qu'il faudrait faire entre les *langues naturelles* et les *langues artificielles*, les unes toutes pleines de qualités, pleines de sens et sève [*sic*], les autres pareilles à l'homunculus de Goethe, sans force et sans vitalité, et autres déclamations du même genre<sup>77</sup>.

Face à l'apparition, et à la réussite, des langues artificielles, l'ancienne conception, « les anciennes théories » qui considéraient la langue comme un organisme que

<sup>75</sup> Martinet, 1946, p. 39.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>77</sup> Bréal, 1908, p. 244.

l'homme ne saurait reproduire, ne tiennent plus, et il faut les reconsidérer. La pratique de l'espéranto a ainsi renversé « toutes les traditions de l'ancienne linguistique »<sup>78</sup> et ouvert la voie vers la linguistique moderne, qui ne se considère plus comme une science naturelle, mais comme une science sociale.

La remise en cause de cet ancien paradigme ne tient pas uniquement à la problématique des langues artificielles, dont le rôle fut rarement relevé. Associées à ces dernières, les avancées en dialectologie (avec, entre autres, l'*Atlas* de Gilliéron<sup>79</sup>), en arménologie et en albanologie<sup>80</sup> ont fait que les langues ne peuvent plus être considérées comme des organismes indépendants, aux limites claires et sans liens les uns avec les autres.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX, S., 2000: « Les langues universelles », in S. Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques. Tome 3: l'hégémonie du comparatisme*, Sprimont: Mardaga, 2000, pp. 377-396.
- AXMANOVA, O. S. & BOKAREV, E. A., 1956: « Meždunarodnyj vspomogatel'nyj jazyk kak lingvističeskaja problema » [« La langue internationale auxiliaire comme problème linguistique »], *Voprosy Jazykoznanija*, N° 6, 1956, pp. 65-78.
- BERGIER, J., 1978: « Qui est Frankenstein ? », in M. W. SHELLEY, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Verviers: Marabout, 1978.
- BLANKE, D., 1985: *Internationale Plansprachen. Eine Einführung*, Berlin: Akademie-Verlag.
- BREAL, M., 1891: « Le langage et les nationalités », *Revue des deux mondes*, 61<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> période, 1<sup>er</sup> décembre 1891, 108, pp. 615-639.
- 1901: « Le choix d'une langue internationale », *La Revue de Paris*, 8, tome 4, juillet-août 1901, pp. 229-246.
- 1908: « Compte-rendu de K. Brugmann et A. Leskien, *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen*, Strasbourg: Trübner, 1907 », *Revue critique d'histoire et de littérature*, N° 13, 2 avril 1908, pp. 244-246.

<sup>78</sup> Spiridovič, 1927, p. 4.

<sup>79</sup> Publié dès 1906, cet *Atlas linguistique de la France* apporta, cartes à l'appui, la preuve qu'on ne pouvait parler de frontières entre les dialectes, mais que chaque phénomène dialectal avait une zone de répartition propre.

<sup>80</sup> L'étude scientifique de l'arménien et de l'albanais mit en lumière le fait que des langues indo-européennes pouvaient contenir des caractéristiques de langues d'autres familles qui leur étaient contiguës.

- BRUGMANN, K. & LESKIEN, A., 1907: *Zur Kritik der künstlichen Welt-sprachen*, Straßburg: K. J. Trübner.
- BURNEY, P., 1966: *Les langues internationales*, Paris: PUF, «Que sais-je?».
- CART, Th., 1927: *Vortoj de Profesoro Th. Cart* [*Propos du Professeur Th. Cart*], Jaslo (Polujo) [Pologne]: Eldonejo «Esperantista voĉo».
- DE MAISTRE, J., 1980: *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, tome 1, Paris: Editions de la Maisnie, (1<sup>ère</sup> édition: 1821).
- JORDANOVA, L., 1989: *Sexual Visions: images of gender in science and medicine between the eighteenth and twentieth centuries*, Madison: University of Wisconsin Press.
- LACASSIN, F., 1979: «Introduction», in Shelley, 1979, pp. 16-49.
- LINS, U., 1990: *La danĝera lingvo. Studo pri la persekutoj kontraŭ Esperanto* [*La langue dangereuse. Etude sur les persécutions contre l'espéranto*], Moscou: Eldonejo «Progreso».
- MARTINET, A., 1946: «La linguistique et les langues artificielles», *Word: Journal of the International Linguistic Association*, 1, pp. 37-47.
- 1989: «The proof of the pudding... Introductory note» in Schubert, 1989, pp. 3-5.
- MEILLET, A., 1908: «Compte-rendu de K. Brugmann et A. Leskien, *Zur Kritik der künstlichen Welt-sprachen*, Strasbourg: Trübner, 1907», *Revue critique d'histoire et de littérature*, N° 13, 2 avril 1908, pp. 241-244.
- MEYER, G., 1893: «Welt-sprache und Welt-sprachen» [«Langage universel et langues universelles»], *Essays und Studien*, Strasbourg: Karl J. Trübner, vol. 2, pp. 23-46, (1<sup>ère</sup> édition: 1891).
- RAUCH, A., 1995: «The Monstruous Body of Knowledge in Mary Shelley's *Frankenstein*», *Studies in Romanticism*, 34, 1995, pp. 227-253.
- RENOUVIER, Ch., 1855: «De la question de la langue universelle au XIX<sup>e</sup> siècle», *La Revue philosophique et religieuse*, Paris, vol. II, août 1855, pp. 56-85.
- SAKAGUCHI, A., 1996: «Die Dichotomie «künstlich» vs. «natürlich» und das historische Phänomen einer funktionieren den Plansprachen», *Language Problems & Language Planning*, vol. 20, N° 1, Spring 1996, pp. 18-38.
- SHELLEY, M., 1979: *Frankenstein*, trad. par Germain d'Hangest, Paris: GF Flammarion, (1<sup>ère</sup> édition anglaise: 1818).
- SCHLANGER, J. E., 1971: *Les métaphores de l'organisme*, Paris: J. Vrin.
- SCHUBERT, K., (Ed.), 1989: *Interlinguistics. Aspects of the Science of Planned Languages*, Berlin/NY: Mouton de Gruyter.

- SPIRIDOVIČ, E., 1927: «Esperanto kaj lingvoscienco» [«Espéranto et linguistique»], *Sennacieca Revuo*, IV/VIII, N°10-12 (46-48), juillet-septembre 1927, pp. 2-6.
- TOLKIEN, J.R.R., 1997: «A Secret Vice», in J.R.R. Tolkien, *The Monsters and the Critics and Others Essays*, Ed. by Ch. Tolkien, London: Harper Collins Publishers, pp. 198-223 (1<sup>ère</sup> édition: 1931 (?)).
- VOLDETERO, 1925: «Pri kelkaj scienculaj deklaroj» [«Sur quelques déclarations scientifiques»], *Sennaciulo*, 2, N° 10 (62), 3 décembre 1925, p. 6.

